

## Jour 1

Après avoir vécu des phénomènes étranges pendant quatre heures de cours, comme les vitres qui commençaient à se fissurer, les nuages qui se déplaçaient à toute allure, ainsi que ces épouvantables lumières qui ne cessaient de scintiller, l'heure du repas arriva enfin. Tous les midis, je mangeais avec mes meilleurs amis : Stan, que l'on surnommait le délinquant, s'habillant toujours de manière égrillarde ; Martin, qui lui ne parlait que très rarement, était le plus timide de nous quatre et pourtant il était doté d'une intelligence bien supérieure à la nôtre. Ce que nous aimions le plus chez lui, c'était sa différence par rapport aux autres. Il nous enrichissait de connaissances. Il avait toujours cet air désorienté, perdu, pensif. Sans le connaître, on aurait pu croire qu'il était une personne complètement inintéressante et n'avoir aucune envie d'aller lui parler. Bien au contraire, avant de le connaître, je n'avais jamais rencontré une personne aussi cultivée que lui. Aussi, il y avait mon frère jumeau Nate, né quelques secondes avant moi. Nate et moi étions extrêmement proches et passions tout notre temps ensemble, que ce soit à la maison ou au collège. Et bien sûr, dans le lot, il y avait moi, Giulia. On me décrivait comme étant sérieuse et beaucoup trop stressée pour tout et n'importe quoi, aimant les choses abstraites, là où le vrai et le faux n'existent pas et amènent la discussion et de longs débats avec Martin... Les trois questions qui tournaient en boucle dans ma tête étaient :

Comment les dinosaures sont-ils arrivés sur terre ?

Y a-t-il un au-delà de l'univers ?

La fin du monde est-elle proche ?

Nous étions tous très différents, et c'est ce qui nous unissait le plus. Au collège, nos camarades nous appelaient les inséparables.

Dans le rang de la cantine, Martin me tapa sur l'épaule.

— Giulia, je... je suis inquiet. As-tu remarqué ces phénomènes étranges depuis ce matin ?

Je ne savais quoi répondre, fille aussi observatrice que j'étais, bien évidemment que j'avais remarqué. Seulement, je faisais comme tout le monde autour de nous, c'est-à-dire ne pas en parler et faire comme si tout cela était normal. Ainsi, j'évitais de paniquer et de transmettre mon stress à tout le monde.

Je mis du temps à lui répondre.

— Martin, bien sûr que j'ai remarqué, je suis plus que tourmentée, mais je fais comme si tout allait bien...

— Je ne comprends pas d'où cela peut venir ! Je simule un peu.

Alors que Martin et moi parlions de choses sérieuses, Nate et Stan riaient comme de pauvres agneaux.

— Nate, Stan ! arrêtez de raconter des âneries et écoutez-nous, bon sang !

— Eh beh, Giulia, que nous doit cet énervement ? se moqua Stan.

Quand il venait à me parler de cette façon, je n'avais qu'une envie, c'était de le taper.

— Écoutez-nous ! Soyez sérieux deux minutes ! Y a rien de marrant.

Martin, l'intello, me coupa la parole, et d'un air à la fois ferme et distingué, demanda :

— Pour aller droit au but, est-ce que vous aussi, vous vous êtes rendu compte de ces événements anormaux depuis ce matin ?

— Bien sûr qu'on s'en est rendu compte, tu nous prends pour des cons ? lui répondis-je. Justement, j'attendais le repas pour vous en parler.

— Puis quand tu regardes les autres autour de nous, tu t'aperçois qu'ils ont l'air inquiets. C'est bizarre, les gens chuchotent et l'ambiance dans la cantine n'a jamais été aussi calme. C'est carrément flippant.

Stan n'avait pas tort dans ce qu'il disait. Nous passâmes le reste du repas sans nous parler. Chacun de notre côté, nous réfléchissions à la cause de ces événements, quand tout à coup un nouveau phénomène étrange se produisit.

L'alarme incendie se déclencha, sans aucune raison, il n'y avait aucun feu, ce n'était pas un essai, car dans ces cas-là nous étions toujours prévenus. La seule raison logique que je pouvais trouver était la stupidité d'un gamin à vouloir à tout prix appuyer sur l'alarme pour voir l'effet. Cependant, tous les élèves de l'établissement mangeaient. Aucun d'eux n'aurait pu déclencher l'alarme. Dès lors, les cantinières et les surveillantes nous firent rapidement sortir du réfectoire par la porte de secours. Il y eut un moment très court où tout le monde se regarda, puis, dans un mouvement de panique général, on s'échappa tous de la cantine dans un vacarme terrible. En se levant, les élèves renversèrent les tables et les chaises. Certains glissèrent et d'autres se firent marcher dessus. On entendait des cris dans tous les sens. Des cris de douleur, mais aussi de peur. Tous les élèves du collège se retrouvèrent dehors. Interloquée par tout ce qui venait de se passer depuis ce matin, plus ce déclenchement soudain d'alarme, je m'adressai à une surveillante. Peut-être qu'elle en saurait davantage que nous.

— Madame, savez-vous ce qui se passe ?

Sa peau commençait à pâlir, elle prenait un air d'une personne décontenancée. Je la connaissais très bien et je voyais qu'elle n'était pas au mieux de sa forme.

— Je ne sais pas, Giulia, effectivement, il n'y a aucun incendie dans l'établissement, tu sais bien que si je savais quelque chose, je te

le dirais. Il doit certainement y avoir un problème technique, rien de grave, ne t'en fais pas, me répondit-elle de sa petite voix.

Sa réponse ne me rassurait pas du tout, au contraire, j'étais de plus en plus inquiète. Je doutais qu'il s'agisse d'un problème technique comme elle le disait. Tous avaient entendu la réponse de la surveillante, mais personne n'en était convaincu. On sentait que quelque chose n'allait pas. Pendant ce temps, mes camarades semblaient inquiets tout en riant à la fois, certainement pour se voiler la face. Je les observais méchamment par envie qu'ils s'inquiètent davantage et qu'ils me comprennent... Alors que j'observais de nouveau le ciel, me posant de plus en plus de questions, alors que j'étais tranquille dans ma petite bulle pour but d'oublier tout ce qui se passait depuis ce matin, j'entendis Nate m'appeler de manière complètement effrayée. Tout à coup, tout le monde s'affola et se remit à courir dans tous les sens. Sans comprendre pourquoi.

— Giulia, viens voir, vite !

Pour que Nate m'appelle de cette façon et que mes amis s'inquiètent vraiment, quelque chose de grave était en train de se passer. Je connaissais très bien mon frère, mieux que personne, et je savais de par son expression du visage et de par sa façon de parler qu'il ne plaisantait pas ce coup-ci. Cela me rappela le jour de nos sept ans, lorsque mon frère et moi étions allés chercher notre gâteau d'anniversaire dans la cuisine et que... que nous avons trouvé notre père mort ! pendu au-dessus du plan de travail. Cet événement nous avait toujours traumatisés et nous hantait encore. Nous n'étions pas idiots, nous avons vite compris qu'il s'était suicidé. Maman nous avait expliqué qu'il était stressé par son travail, qu'il ne vivait que pour ça et n'avait pas de temps de répit, c'est pourquoi il avait préféré mettre fin à ses jours.

— Dépêche-toi ! m'ordonna Stan.

— Oui, j'arrive, c'est bon... euh.

Non, ce n'était pas bon, j'eus à peine le temps de finir ma phrase, qu'à ce moment-là, en m'approchant de la fenêtre de la cantine, je vis dans nos assiettes les aliments se décomposer ! Nous étions affolés, mais plus particulièrement Martin dut prendre sa Ventoline. Le comportement terrifié des élèves et du personnel du collège entraîna des bousculades, des cris, des énervements et encore toute autre attitude malveillante. Les cantiniers durent alors ouvrir les portes d'entrée du réfectoire par la force des choses. Affamés et terrifiés, nos camarades se jetèrent sur la nourriture restante. Il s'agissait d'une nourriture biologique comme nous avons l'habitude de manger tous les jours. Celle-ci venait des potagers de notre ville, Sunlake.

Aujourd'hui, nous avons eu droit, ou pas finalement, à un steak de soja accompagné d'une purée de pois chiches.

— Stop, arrêtez-vous ! nous ordonna Martin.

— Ne faites pas comme nos camarades imbéciles ! Ce qui se passe à présent n'est que la continuité de ces étranges phénomènes vécus ce matin. L'heure est grave ! Nous ne pouvons pas fuir, alors il faut nous cacher !

Les élèves autour de nous pleuraient de peur. Ils étaient devenus incontrôlables. Tout le monde criait dans tous les sens. Le principal essaya de détourner l'attention de tous en montant sur une table et en essayant de se faire entendre.

Quant à nous, nous essayions de garder un maximum notre calme, ce qui était... très compliqué.

— Tu veux qu'on se cache où ? demanda mon frère, tout tremblant.

— Mais quel bordel, putain ! Mate-moi ces fous, Giulia ! s'énerva Stan.

Il avait raison, c'était le bordel, le chaos pour mieux dire. J'avais l'impression de vivre dans un monde parallèle à la réalité.

— Attendez, j'ai une putain de bonne idée, les boys ! On va se cacher dans les réfrigérateurs de la cantine.

— Toi aussi t'es imbécile ou quoi ? On va mourir de froid ! intervient Nate.

— Il suffit de les débrancher, c'est tout ! affirma Stan.

Martin venait de féliciter Stan pour la première fois et n'avait pas fait de remarques sur le langage familier que ce dernier employait à longueur de journée. Notre intello devait sûrement être très angoissé. Martin était le genre de personne à remarquer les moindres fautes verbales que l'on pouvait faire. Il se permettait parfois de reprendre les professeurs. Le petit intello pourrait s'abstenir à certains moments...

Pour en revenir au fait, nous nous cachâmes... très longtemps.

## Jour 2

J'étouffais ! Nous étions serrés comme des sardines à l'intérieur d'un réfrigérateur de la taille d'une armoire. Martin et moi étions dans un frigo et les deux autres garçons dans un autre. Il s'agissait en fait de chambres froides qui pourtant étaient trop petites pour y rester pendant des heures. En plus de cela, nous manquions fortement d'oxygène. Nous ne savions pas quelle heure il était ni s'il faisait jour, dehors. Cela devait sûrement faire des heures entières que nous étions enfermés dans le noir. Nous n'osions pas sortir même si l'envie était très fortement présente. Il régnait un silence de mort, il n'y avait plus aucun bruit ni même quelques chuchotements, non, plus rien. Devions-nous nous inquiéter ?

— Écoutez ! Vous n'entendez rien, nous sommes bien d'accord ? Est-ce que vous aussi vous avez du mal à respirer ? Vous pensez qu'ils se sont endormis ou qu'ils sont partis ?

Nous n'avions pas les réponses aux questions de Martin, mais nous allions le découvrir très rapidement. Il arrive parfois que dans la vie, le mieux, c'est de ne pas réfléchir.

— J'en peux plus, je vais mourir ! Qu'est-ce qu'on attend pour sortir de là, franchement ? Arrête de te poser tant de questions, Martin, cria Stan.

Dans ces quelques instants, nous reconnûmes notre petit délinquant qui n'en faisait qu'à sa tête, ne prenant rien au sérieux. Stan avait réussi à sortir bien que Nate ait fait de son mieux pour l'en empêcher. Il était sorti tout doucement alors que nous lui disions de revenir.

— Tout se passe bien, Stan ?

Il ne nous répondait pas, nous n'entendions aucun son provenir de l'extérieur de ces minuscules chambres froides. Interloquée, je penchai mon oreille contre la porte, mais je ne vis toujours rien. Au bout de quelques minutes, qui nous semblaient des heures, nous entendîmes enfin une petite voix de loin. C'était Stan !

— Les zgegs, sortez vite ! La voie est libre ! Waouh, il s'est passé quoi ici ?

Nous sortîmes donc de ces frigidaires dans le plus grand silence. En observant tout autour de nous, nous nous aperçûmes que nous étions seuls. Oui, seuls. Aucun élève, aucun professeur, non, personne. Il n'y avait aucune trace humaine, ni même de sang sur le sol. En revanche, j'aperçus quelques tas de vêtements sur le sol. Mais où pouvaient-ils bien être ? Il faisait bel et bien jour à l'extérieur, le ciel était couvert d'épais nuages gris qui survolaient les arbres.

En définitive, nous avons passé la nuit dans ces frigos. Je n'aurais jamais imaginé que cela arriverait un jour. Nous ne savions plus quoi faire ! Nous pleurions de peur...

— Partons d'ici, c'est la meilleure solution. On va rentrer chez nous calmement et raconter tout cela à nos parents, d'accord ?

Nous ne pouvions guère rentrer à la maison aussi facilement qu'on le pensait. En habitant à environ vingt kilomètres du collège, sans aucun moyen de transport, cela allait prendre beaucoup de temps... même à l'extérieur des frigos, nos téléphones ne fonctionnaient pas. La batterie était quasiment vide et ils bégayaient comme jamais. J'aurais voulu appeler ma mère pour la rassurer et lui dire que nous étions en vie. Je ne le pouvais même pas !

— Essayez d'appeler les vôtres au passage.

Personne n'arrivait à appeler sa famille. La ligne était défectueuse et les appels ne faisaient qu'échouer. Nos téléphones commençaient

à ne plus avoir de batteries et celui de Stan venait de s'éteindre.

À la sortie du collège, nous ne vîmes personne. Nous étions fortement exténués, mais il fallait impérativement que l'on rentre chez nous. Alors, nous commençâmes à marcher, cinquante mètres, puis cent mètres...

— Qu'est-ce que l'on est bête ! Mais qu'est-ce que l'on est bête ! répéta Nate.

— Mais oui, bien sûr ! tu as entièrement raison. J'ai compris de quoi tu voulais parler. On doit vraiment être fatigués pour ne pas y avoir pensé plus tôt, s'enthousiasma Martin.

— Je sais par quel moyen nous allons rentrer à la maison. Il nous suffit de voler quatre vélos de nos chers camarades ! C'est tout.

Comme toujours, Stan n'était pas de notre avis. La contradiction est un art qu'il maîtrisait parfaitement bien. Lorsqu'une idée ne venait pas de sa part, il ne pouvait pas s'empêcher de la critiquer.

En arrivant au garage à vélo, les bicyclettes étaient quasiment toutes présentes, à l'exception de certaines qui avaient sûrement dû être empruntées par des élèves. Je me servis, ainsi que Nate, Martin et Stan. Nous ne nous gênâmes pas pour prendre celles de la meilleure qualité possible. Mais où étaient-ils tous partis ? Sans aucun moyen de transport, dépourvus de bus et de vélos, ils n'avaient pas dû aller bien loin. Avec un peu de chance, on les retrouverait rapidement. Je ne m'inquiérais pas cette fois-ci, j'y croyais !

— Pensez à recharger votre téléphone, on s'appelle en arrivant, compris ?

— Yes, à toute, les potos, acquiesça le délinquant sereinement.

Nous partîmes chacun de notre côté. Martin nous quitta, seul en direction du nord, Stan, lui, roulait dans le sens inverse de Martin, le Sud, et quant à mon frère et moi, nous rentrâmes chez nous en passant par la ville Est. Tous dans une direction bien distincte les uns des autres. Je commençais à trembler au guidon de mon vélo

*Us and no one else*

par peur qu'il leur arrive quoi que ce soit. Il aurait été préférable que Martin et Stan ne se séparent pas finalement. J'étais train de m'apercevoir que cela était une très mauvaise idée, je priais pour qu'il ne leur arrive rien.

### Jour 3

— Salut à tous, les téléphones ont l'air de fonctionner, au moins en wifi, donc j'en profite... Moralement, je... je suis perdu. Je n'ai pas pu vous appeler hier soir en rentrant, car j'ai perdu mon téléphone sur le chemin. Je viens à l'instant de trouver celui de mon père qui était dans la salle de bains. Vos parents sont-ils avec vous ? Les miens ne sont pas là, je ne les ai pas revus depuis deux jours... ils ont laissé toutes leurs affaires. Ils sont partis, comme nos enseignants et nos amis. Je... je n'ai aucune idée d'où ils peuvent bien être.

— Hey, Martin, mon téléphone fonctionne aussi à peu près. Nous pensions que tout se passait bien pour toi. Je viens de réaliser que nous sommes tous dans le même cas. En rentrant, mon frère et moi n'avons pas vu nos parents non plus, puis ce matin... ils n'étaient toujours pas là. Habituellement, ils sont systématiquement à la maison pour nous accueillir dès la sortie des cours. Aujourd'hui, ce n'était pas le cas... peut-être qu'ils se sont inquiétés de ne pas nous avoir vus rentrer la nuit dernière et sont donc partis à notre recherche ?

Je n'émettais que de vagues hypothèses sans réponse. J'essayais de me persuader moi-même qu'ils n'étaient pas bien loin, mais au fond de moi, je doutais de les revoir rapidement. Je retenais mes larmes de couler.

— Quand je pense qu'on a « dormi » une nuit entière dans ces foutus frigos, à la fois j'en rigole et je me demande de quoi sera fait demain... De mon côté, comme d'hab, ma mère n'était pas là. Je me serais même posé des questions si elle avait été là ! Mais c'est bizarre

que les vôtres ne soient pas rentrés. C'est du délire cette histoire ! se marra Stan insoucieux.

Notre seul objectif du jour était de retrouver nos parents et nos amis !

— Retrouvons-nous à 10 h pétantes en face de l'église ! Compris ?

— Ça marche ! se réjouit notre petit délinquant qui ne prenait rien au sérieux, malheureusement.

Stan voyait cela comme un jeu d'enfants. Et peut-être qu'au final c'était lui qui avait raison.

Mon frère et moi partîmes de chez nous et roulâmes en direction de l'église. Nous roulions si vite que nous ne sentions plus nos jambes engourdies. Nous étions tourmentés du fait de ne voir personne dans les rues. Où étaient-ils tous partis ? Avions-nous loupé quelque chose d'important ? Après une heure de trajet à vélo très intense, nous arrivâmes enfin à destination. Le vélo est un sport que je n'avais jamais apprécié, quelle que soit la condition. Aujourd'hui, je n'avais pas le choix. Et je devais avouer que, pour une fois, il m'avait été bien utile.

— Ça fait vingt minutes que Martin et moi vous attendons ! Qu'est-ce que vous foutiez ? Toujours en retard, comme au collège... s'énerva Stan.

Il n'avait pas tort, nous étions toujours en retard. Il ne se passait pas un seul jour de la semaine sans que nous arrivions au retard au collège. Nous tenions de nos parents, pour cela. C'était dans notre nature, comme on dit. Quant à Martin, il arrivait constamment le premier au collège. Il ne lui était jamais arrivé de louper un seul cours de sa vie. On l'appelait l'élève exemplaire, mais qui, selon moi, devait apprendre à lâcher prise de temps à autre. Revenons-en au fait principal.

— Nous avons fait de notre mieux pour arriver à temps. Je te le jure, Stan. On ne sent plus nos jambes. Je te rappelle que ma sœur

ne fait jamais de vélo, hein, Giulia ? Sur ce, nous sommes très inquiets à vrai dire... nous n'avons vu personne, sans le moindre doute. Je n'ai fait que regarder autour de moi !

Martin et Stan se regardèrent droit dans les yeux et se comprirent en un regard. Leur réaction ne faisait que nous effrayer davantage.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne vous justifiez pas, on vous croit ! Nous aussi, nous n'avons croisé personne, ne serait-ce que l'ombre d'un Homme. Dans les rues comme dans la forêt, c'était le grand désert ! Un peu comme si le monde était à l'arrêt, pour ainsi dire, cela m'a fortement rappelé le confinement, déclara Martin.

Dans une petite ville comme Sunlake où les passants se baladaient sur terre chaque matin en allant au marché, cela nous faisait drôlement froid dans le dos de ne voir personne. Stan, lui, ne disait rien, il se contentait de nous regarder avec insistance. Quand tout à coup, sa peau commença à pâlir et son regard à tourner dans le vide.

— Ça va, Stan ? Tu n'as pas l'air bien.

— En effet, oui, j'ai la tête qui tourne et j'ai envie de...

Stan eut à peine le temps de finir sa phrase qu'il s'évanouit sur-le-champ. À partir de cet instant-là, je m'aperçus que je ne ressentais plus de l'inquiétude. Bien au-delà ! J'étais terriblement angoissée, tourmentée même. Je n'avais qu'une seule envie, c'était de me réveiller et de me dire que cela n'était seulement qu'un épouvantable cauchemar, mais ce n'était malheureusement pas le cas. L'évanouissement de Stan ne dura que quelques secondes, en vain, cela était largement suffisant pour me stresser plus que je ne l'étais déjà.

— Réveille-toi, Stan ! Il faut immédiatement l'allonger ! Venez, installez-le sur le banc d'en face, vite ! Levez-lui les jambes ! Il va reprendre ses esprits petit à petit, nous ordonna rapidement mon frère.

Quelques secondes plus tard, notre petit délinquant se réveilla

enfin. Son visage pâle était aussi blanc qu'un cachet d'aspirine. Lui aurait certainement préféré utiliser une autre expression... Ce jour-là, nous vîmes Stan pleurer pour la première fois ! C'est en se réveillant qu'il sortit toutes les larmes de son corps et qu'il nous demanda en bafouillant s'il était blanc comme un cul. Sa réaction nous fit bien rire sur le moment. C'est dans ces instants-là que nous reconnaissons notre petit délinquant.

Une fois Stan rétabli, nous partîmes dans le but de trouver des Hommes ! Nous ne pouvions pas être seuls dans ce monde. C'était impossible. Dès lors, nous parcourûmes des dizaines, voire des vingtaines, de kilomètres à vélo sans rencontrer d'humains. Seuls quelques chats errants qui semblaient mourir de faim, je n'avais jamais ressenti cette sensation de solitude tant j'étais toujours entourée de monde. Un dangereux fléau était en train de nous déshumaniser petit à petit. Nous étions prêts à tout pour sauver notre peau et retrouver nos parents. Nous posions tant de questions, tous. Ces étranges phénomènes étaient-ils communs au monde entier ou bien seulement à notre petite ville ? Nous ne nous arrê tâmes pas de rouler jusqu'à la tombée de la nuit, sans savoir exactement où nous allions. Les lampadaires de la ville commençaient à griller. Il n'y avait quasiment plus d'électricité ni dans les maisons ni dans la rue, ce qui fait que l'on ne pouvait plus recharger nos téléphones. Il nous fallait d'autres moyens de communication... Retour aux années 1800. La ville était déserte, habitée par nous quatre. L'idée de retourner chez nous nous angoissait fortement. Cela faisait à présent quarante-huit heures que nous n'avions pas mangé. Les potagers et les champs avaient été désertés. Pas une seule trace d'humain. Pas une seule trace de nourriture. Mon corps était si faible que je ne me sentais plus capable de pédaler. Je n'avais qu'une seule envie, c'était de dormir. Ce que j'avais d'ailleurs toujours trouvé comme une perte de temps considérable.

— Arrêtons-nous, cela ne vaut pas la peine de continuer. Où allons-nous au juste ? s'interrogea Martin.

Il avait tout à fait raison. Aucune direction précise en perspective.

— Quand on s'est rejoints à l'église, je me souviens d'avoir aperçu quelques oiseaux voler au-dessus de ma tête. Je crois avoir vu une espèce de serpent « monstrueux » gambader dans les buissons, mais ça, j'suis pas sûr, intervint Stan.

— Parce qu'il a des jambes, ton serpent ? mdr. N'essaye pas de parler correctement, sois naturel !

En analysant ce que venait de dire Stan, cela aurait voulu dire que les animaux, les insectes et les oiseaux seraient encore en vie ! Une chance pour nous de nous nourrir, qui sait ? Nous avions tellement faim. Sunlake était une ville écologique, écoresponsable, perdue dans la nature, loin de toute grande ressource, ce qui signifiait que chaque habitant se nourrissait à l'aide de potagers. Que des aliments biologiques, le bonheur ! Aucun d'entre nous n'avait déjà mangé de viande. Cela ne me donnait vraiment pas envie et encore moins aux garçons. Il fallait que l'on mange impérativement, sinon la mort passerait sous nos yeux dans moins de vingt-quatre heures. Tuons ! comment ?... Dès l'aube, demain matin, nous irions chercher des armes. Cela ne nous servirait peut-être pas seulement pour chasser, mais aussi pour nous défendre...

— Putain, j'ai beaucoup trop faim, là, on peut pas y aller maintenant ? demanda Stan affamé.

— Réfléchis un peu, sérieusement. Il fait nuit dehors. Il n'y a aucune lumière dans les rues et le magasin est à cinq kilomètres d'ici. Puis tu as vu ton état... Nous sommes tous extrêmement fatigués.

Martin avait tout à fait raison dans ce qu'il disait. Nous irions demain sous la clarté du jour et non en pleine nuit sous le brouillard. C'était beaucoup plus sûr. Stan était de très mauvaise humeur et avait décidé de nous embêter. Il ne nous écoutait plus et

ne faisait que parler de toutes les choses inintéressantes qui lui passaient par la tête. Très certainement pour qu'on lui porte de l'attention, comme toujours. Son comportement nous agaçait souvent, mais nous l'aimions énormément par-dessus tout.

Nate avait proposé que l'on dorme au pied de l'église, ce qui me paraissait être une très bonne idée. Nous ne pouvions pas retourner chez nous à cette heure-ci. D'une part, nous n'y voyions plus rien, et d'autre part, notre corps ne l'aurait pas supporté. Nous prîmes donc notre courage à deux mains comme on le faisait toujours, puis nous nous installâmes sur l'herbe, adossés à un des murs de l'église et blottis les uns contre les autres afin de ne pas attraper froid. Rien de mieux qu'un peu de chaleur humaine. Ce soir-là, seule la lune était présente pour veiller sur nous. Une fidèle ! Mon esprit était tourmenté, se demandant quand nous allions les retrouver, ou du moins quand nous allions revoir d'autres personnes que nous. J'étais tellement bouleversée à l'idée de me dire que nous passions déjà notre troisième nuit sans nos parents, et je doutais que ce soit la dernière...